

---

## *Mauvaises filles : incorrigibles et rebelles*

**Sarah Fishman**

Traducteur : Isabelle Alwatik

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4531>

ISSN : 1777-540X

### **Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

### **Édition imprimée**

Date de publication : 15 novembre 2018

Pagination : 226-230

ISBN : 978-2-7535-7571-4

ISSN : 1287-2431

### **Référence électronique**

Sarah Fishman, « *Mauvaises filles : incorrigibles et rebelles* », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 20 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4531>

---

© PUR

Cette étude de micro-histoire permet de souligner aussi l'articulation entre les départements et de précipiter les évolutions. La chasse aux filles enceintes, après la fermeture des tours dans le département en 1836, a des conséquences inattendues. Le préfet met en place une surveillance des hospices la nuit pour repérer tout dépôt de bébé à ses portes et parvenir à retrouver la mère coupable. Pour prévenir l'abandon et l'infanticide, il engage très rapidement la mise en place d'un « dispositif coercitif basé sur la délation et le renseignement et auquel chacun à son niveau est tenu de participer » (inspecteur des enfants assistés, juges de paix, gendarmes). Cette politique réduit le nombre des enfants exposés et conduits à Aix ou Marseille mais déplaît au préfet des Bouches-du-Rhône, qui se lance dans une surveillance stricte des routes. Certes, elle allège les dépenses départementales. Mais mal perçue par le conseil général, composé de maires et de notables proches des populations, la mesure aboutit en fait à la mise en place des secours « destinés à prévenir les abandons » en 1856.

Dernière qualité de cet ouvrage : il est non seulement abondamment illustré mais comporte en outre un cahier de photographies en couleur d'une quarantaine de pages qui redonnent de la vie à ces traces émouvantes du passé. Les billets attachés au lange des bébés, les rubans et les coiffes témoignent de l'intérêt de mères contraintes à l'abandon. Le lecteur non provençal pourra regretter toutefois l'absence d'une carte qui lui aurait été précieuse.

En conclusion, on ne peut que recommander la lecture de ce livre qui, à partir d'un cas particulier, synthétise habilement une grande question d'histoire sociale. L'auteure démontre, par son parcours, que peut se faire historien un professionnel venu du terrain de l'action sanitaire et sociale, et se montrer rigoureux, convaincant et sensible.

**Dominique Dessertine**

---

***Mauvaises filles : incorrigibles et rebelles***

**Véronique Blanchard et David Niget**

**2016**

**Paris, Éditions Textuel, 191 p., 978-2-84597-560-6 (rel.)**

“ *All girls wanna be like that*

*Bad girls underneath, like that...*”

Ariana Grande, *Dangerous Woman*, 2016

Toutes les filles veulent être comme ça  
« Mauvaises filles à l'intérieur, comme ça... »

Dans *Mauvaises filles : incorrigibles et rebelles*, Véronique Blanchard et David Niget présentent l'histoire passionnante de jeunes filles âgées de 11 à 17 ans, soumises à diverses instances de contrôle social du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Les auteurs ont publié leur livre en coordination avec une exposition thématique et temporaire, « Mauvaises Filles. Déviantes et délinquantes. XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles », créée en 2015-2016 et soutenue par l'École nationale de protection judiciaire de la jeunesse. L'ouvrage est richement illustré de documents visuels qui entraînent le lecteur dans des histoires individuelles, incarnent des lieux, des normes et différents points de vue tout en éclairant le contexte social, politique et légal de l'époque. Malgré tout, le livre s'intéresse surtout aux filles, à leurs familles et à la façon dont elles ont été impliquées dans les systèmes législatifs, judiciaires et de surveillance.

L'ouvrage met en lumière les existences individuelles d'un groupe généralement méconnu en raison du manque de sources. Jeunes, de sexe féminin, issues des classes populaires, pauvres et/ou immigrées, ces filles ont en effet rarement laissé de traces écrites ou visuelles. Contrairement aux garçons qui, pour la plupart, se sont retrouvés devant la justice pour des actes illégaux comme le vol, la majorité des filles sont stigmatisées en raison de leur comportement, au titre de la puissance paternelle ou après avoir fugué, par exemple. Leurs interactions avec les différents acteurs du système, juges, docteurs, policiers, psychologues et assistants sociaux, ont été systématiquement documentées, produisant ainsi des annales contenant des informations précises sur leurs familles, leurs cercles sociaux et leurs vies quotidiennes. Les archives ainsi créées mettent aussi en valeur la façon dont les normes sociales concernant le sexe de la personne, sa classe sociale et son âge, ont dicté la réaction vis-à-vis de ces filles.

De façon tout à fait involontaire, ce système de contrôle social puissant, coercitif, stigmatisant et marginalisant, a empêché l'effacement de ces filles de l'histoire. Conçu pour marginaliser les « mauvaises filles », il leur a en fait donné une voix bien longtemps avant que le développement récent des médias sociaux ne leur procure une plateforme pour s'exprimer. Ainsi, plutôt que de présenter les filles comme étant des victimes d'un système répressif, Véronique Blanchard et David Niget soulignent la façon dont certaines d'entre elles ont été capables

de manipuler le système en défiant les normes traditionnelles liées au genre, en contestant notamment le rejet ou le contrôle de leur sexualité.

En plus des profils individuels, les auteurs ont inclus dans le livre des textes courts et pertinents faisant le point sur la loi française, les tribunaux, la situation économique et sociale et l'évolution du système judiciaire dans l'histoire. Les documents visuels proposés sont nombreux : caricatures, photographies de personnes et de lieux, en particulier de l'intérieur de divers établissements dans lesquels les filles étaient envoyées, portraits par le biais de photographies de filles-mères avec leurs bébés, liste des prix dans une maison close, lettre d'un père au sujet de sa fille, dessins que les adolescentes ont faits à la demande ou en cachette, et même un petit bracelet d'un enfant abandonné... Cela permet de souligner les spécificités de chaque époque et, surtout, d'enrichir considérablement les portraits individuels.

Véronique Blanchard et David Niget ont organisé le livre sous forme d'une série de profils de catégories précises de mauvaises filles, à partir de cas réels. Le livre est divisé en trois époques principales : « Le temps des filles perdues (1840-1918) », « Le temps des filles modernes (1918-1965) » et « Le temps des filles rebelles (1965-2000) ». Indépendamment des changements sociaux, économiques et politiques, chaque période comprend des cas de filles-mères, de prostituées et de fugueuses, tout en connaissant aussi son propre stéréotype de mauvaise fille : l'Apache à la fin des années 1800, la Cheffe de bande au milieu du vingtième siècle, la Punk à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage illustre une variante de l'aphorisme de Lacassagne selon lequel les sociétés créent les criminelles qu'elles redoutent. Chaque époque produit aussi une catégorie en relation avec ce que l'on considère de nos jours comme des maladies mentales, dont le nom reflète les changements profonds dans la compréhension de la santé mentale féminine : Camille, « hystérique » du xix<sup>e</sup> siècle, a cédé la place à Marguerite, « perverse et suicidaire », qui s'est transformée à la fin du xx<sup>e</sup> siècle en Valérie, « anorexique-boulimique ».

Pendant la première période (1840-1918), la morale définit, explique et détermine le comportement et le traitement de ces filles. Le Code civil de 1804 instaure la puissance paternelle, défavorable aux filles car elles ont plus de chances d'être traduites devant les tribunaux sur cette base. Le lecteur a ainsi accès au facsimilé de la lettre d'un père demandant au juge d'enfermer sa fille de 11 ans car celle-ci a fugué à deux reprises. De même, Marie « l'incorrigible » a

quitté son foyer en pleine tourmente familiale et a volé de la nourriture dans un marché. Ses parents ont fait une demande de correction paternelle dans l'espoir de la redresser avant qu'elle ne soit synonyme de honte familiale ; l'adolescente finit par passer un mois dans une prison pour adultes (p. 20-21). Ce type d'institution reste cependant un recours exceptionnel : pratiquement toutes les filles ont été envoyées dans des établissements religieux dédiés aux mineures déviantes. Les photographies de ces centres donnent au lecteur une impression vive de l'encadrement strict et de l'isolement vécus par les pensionnaires.

Durant la période des « Filles modernes » (1918-1965), les auteurs montrent que les mauvaises filles ont été une métaphore du changement social rapide qu'a connu la France durant ces décennies. Blanche « la rebelle » s'est révoltée contre chaque système de pouvoir et de contrôle qu'elle a rencontré : sa famille, l'École de préservation de Cadillac et même la prison de Fresnes. Dans cette maison d'arrêt pour femmes, Blanche s'est jointe à d'autres prisonnières dans une mutinerie majeure qui s'est produite en mai 1947. La une de *France-Soir* a dénigré ces prisonnières tout en revendiquant l'héritage républicain qu'elles revendiquaient comme leur : « 77 détenues ivres d'alcool et d'éther lapident les gardiens et brisent les vitres au cri de "vive la liberté!" » (p. 96).

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le développement de la psychologie de l'adolescent, la justice des mineurs se vantait de s'être détournée d'un jugement moral du comportement délinquant en faveur d'une approche médico-sociale, permettant une compréhension plus grande. Cependant, Véronique Blanchard et David Niget précisent que cela a eu peu d'effet sur le traitement des filles qualifiées de « caractérielles », comme l'illustre le triste exemple d'une jeune fille de 17 ans, Marguerite. Ses parents, ne sachant que faire face à ses tremblements inexplicables, aux contorsions de sa bouche et à ses ricanements, ont fait une demande de correction paternelle. Allant d'institution en institution, chaque fois de plus en plus carcérale, Marguerite atterrit finalement dans un établissement réservé aux filles les plus récalcitrantes. Elle y adresse une lettre au juge dans laquelle elle souligne l'injustice dont elle a été victime, à savoir le fait d'être enfermée pendant plus de deux ans « pour une histoire de caractère ». Elle avertit : si elle reste enfermée, « vous n'aurez jamais plus à vous occuper de moi car j'en finirai ». Elle se pend finalement dans sa chambre le jour de ses 20 ans (p. 121).

Durant la dernière période (1965-2000), les « filles rebelles » ont vécu dans un contexte social et politique complètement différent. Elles incarnent alors une

contestation culturelle généralisée de la jeunesse contre les normes du monde adulte, la classe moyenne et le sexisme en particulier. Patsy « la hippie », engagée dans la contestation sociale, réclamait la liberté sexuelle et a expérimenté les drogues. Alors qu'elle est en centre d'observation, elle se dessine elle-même en train d'embrasser une série de huit hommes, l'un après l'autre. Après la dernière image, elle a simplement écrit : « à suivre!!! » (p. 142). Véronique Blanchard et David Niget ont inclus dans cette partie les cas d'Elisabeth, qui est allée avorter en Angleterre ou de Lola, une prostituée qui a ainsi financé ses études à l'université. Après avoir lu des publications de théorie féministe et sociologique, Lola affirme que le fait de vendre son corps pour des faveurs sexuelles est une question féministe et critique les exigences d'une société masculine et hypocrite.

En conclusion, les auteurs considèrent que les mauvaises filles ont joué un rôle important, bien qu'il puisse paraître mineur, dans les changements sociaux profonds qui ont finalement révolutionné la vie des femmes. Comme leur livre le montre, même pour le moins puissant des acteurs historiques, le politique était personnel.

**Sarah Fishman**

---

***Atlas du crime à Paris : du Moyen Âge à nos jours***

**Dominique Kalifa et Jean-Claude Farcy**

**2015**

**Paris, Parigramme, 220 p., 978-2-84096-872-6 (rel.)**

Deux des meilleurs spécialistes de l'histoire de la criminalité (dans un sens très large, nous y reviendrons) ont uni leurs efforts pour réaliser cet *Atlas du crime à Paris : du Moyen Âge à nos jours*. Le résultat est un beau livre, érudit et d'une parfaite lisibilité. Reprenons ces trois qualificatifs. L'ouvrage peut sans conteste être classé au rang des beaux livres. Il en a toutes les caractéristiques : qualité du papier, mise en page soignée, riche iconographie et – il s'agit d'un atlas – nombreuses cartes parfaitement dessinées. L'érudition est comme dissimulée dans cet ouvrage destiné au « grand public cultivé » mais le spécialiste qui parcourt une des entrées de cette petite encyclopédie repère aisément l'impressionnante liste d'ouvrages, de thèses, d'articles qui pourraient être cités à l'appui des deux à quatre pages qui synthétisent les connaissances sur un aspect de la criminalité parisienne... quand elles ne s'appuient pas directement sur les recherches de première main de l'un des